

PAGE DES JEUNES

AVIS

Les journées d'études, *uniquement réservées aux Directrices* de Sections de Jeunes, auront lieu les **Mardi et Mercredi 13 et 14 mai**, au Secrétariat-Central.

Le don de soi

Avez-vous remarqué que, plus les choses que nous donnons nous touchent de près, plus aussi elles ont de prix?

Donner de *son argent*, c'est bien.

Donner de *son temps*, c'est plus (au point de vue de la *valeur* du don en lui-même).

Mais donner de *soi-même*, de son esprit par l'obéissance, de sa volonté par le renoncement, de son cœur par l'amour, c'est ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, et aussi de plus méritoire. La personne humaine, en effet, est sur terre la première des créatures; elle porte en elle l'image la plus achevée de la Beauté Divine; les biens matériels n'ont de valeur que par rapport à elle et dans la mesure où ils peuvent la conduire à Dieu.

Ajoutons que, s'il est, de tous, le plus apprécié, le don de soi est toujours le plus difficile. Nous tenons à nos idées; nous tenons à nos aises; nous tenons à nos sentiments; l'amour-propre a poussé des racines si profondes dans le plus intime de notre âme! N'est-ce pas que, dans ce domaine réservé, le sacrifice coûte!

Et pourtant, n'entendez-vous pas en vous-même, à l'appel de ce petit mot « le don de soi » comme un écho du cœur qui répond avec force. Ecoutez-le bien, c'est la voix du sang.

Vous êtes jeunes, et la jeunesse, la belle jeunesse, aime à se dévouer.

Vous êtes femmes, et la femme, disent les psychologues, plus que l'homme, possède les dons du cœur qui l'inclinent à la générosité.

Vous êtes Françaises, et la France n'est-elle pas, dans l'histoire, une des nations les plus chevaleresques, qui s'enthousiasment le plus facilement pour une belle cause, sans aucune arrière-pensée de profit ou d'intérêt particulier, tout simplement parce que c'est beau?

Vous êtes Chrétiennes surtout, et toute âme vraiment chrétienne, formée à l'école du Christ, vit de renoncement et de sacrifice. Qui donc a compris, pratiqué, enseigné, exigé des siens le don de soi comme Jésus sur la Croix?

Vous vivez à une époque et dans une atmosphère où tout parle de dévouement, de souffrance et de mort, de mort glorieuse et vivifiante. Si la guerre a manifesté, en même temps

que les grands cœurs, les âmes les plus basses, les plus égoïstes et les plus viles, vous qui appartenez aux meilleures familles, vous avez dû sentir se réveiller des énergies sans doute ignorées, mais qui dormaient en vous, héritage d'un long passé de vertus.

Jeunes filles chrétiennes de France, vous avez beaucoup reçu: prenez conscience de votre responsabilité; et en retour donnez beaucoup: c'est la loi de la Providence; l'égoïsme, voilà l'ennemi; donnez de vous, sans peur et sans parcimonie; vous êtes riches en dons du Bon Dieu, donnez sans compter: oubliez vos goûts, vos peines, vos aises, pour vous faire tout à tous, rendre service en toutes circonstances, sous toutes les formes, sans espoir de récompense humaine.

C'est difficile, direz-vous. Est-ce une raison pour hésiter? N'est-ce pas plutôt une raison pour s'y mettre plus résolument?

Regardez le Crucifix, regardez-le bien en face, et vous comprendrez, et vous aimerez les âmes qu'Il a sauvées, un peu comme Il les a aimées, c'est-à-dire *en actes*.

J. SUBTIL.

EN ALSACE

On a beaucoup parlé de l'Alsace depuis que nos armées victorieuses ont reconquis cette province demeurée si française. Ce n'est pas seulement son patriotisme qu'il convient de célébrer, mais aussi l'intensité de sa foi religieuse et sa piété vraiment admirable.

Un soldat qui a, sans nul doute, parcouru l'Alsace donne de cette vie religieuse une saisissante idée, dans un article publié par le *Bulletin de saint François de Sales*. Nous en prenons quelques extraits:

« La première chose qui frappe, lorsqu'on a passé la frontière et pénétré en Alsace, dit-il, c'est le grand nombre de croix que l'on rencontre; on en voit aux carrefours des routes, le long des chemins, à l'entrée des villages et même au milieu des champs. Les croix et les images pieuses ne sont pas seulement l'ornement des routes et des maisons, on les porte sur soi ostensiblement, les femmes et les jeunes filles surtout.

A l'intérieur des maisons, le crucifix est à la place d'honneur; il est partout en Alsace, même dans les cafés, même dans ceux des petites villes, comme je l'ai remarqué à Danne-marie, par exemple.

Dans les écoles, le crucifix, comme dans les familles, est exposé ainsi que des images pieuses.

Mais ce qu'il faut voir surtout, c'est l'église paroissiale.

Extérieurement, l'édifice ne dit pas grand' chose, la pierre de taille manquant en Alsace. Mais dès qu'on pénètre à l'intérieur, on est frappé de la multiplicité des autels, des peintures, des statues.

Rien ne manque, même dans les petites paroisses, pas même l'orgue...

Mais on oublie tout l'extérieur en présence de la piété des fidèles. Assistons, un jour de semaine, à la messe paroissiale de Dannemarie (1.800 habitants). Même durant la guerre, cette messe est chantée, que ce soit un service pour les défunts ou la messe fériale. Elle est servie par deux enfants de chœur en surplis. A la tribune, deux autres exécutent les chants, accompagnés par l'orgue. Aux bancs des enfants, plusieurs fillettes très recueillies. Dans la nef, beaucoup de fidèles; pour suivre la messe, ils ont apporté de la maison ou bien une bougie qu'ils collent devant eux sur le banc, ou bien une « queue-de-rat », qu'ils tiennent à la main (nous sommes en novembre).

Le dimanche, à la grand'messe, la cérémonie commence, comme partout, par l'aspersion; mais ici tout le monde est déjà entré — à l'aspersion — bien qu'on ne sonne pas les cloches pendant la guerre.

Après l'aspersion, le curé monte en chaire, lit l'Épître et l'Évangile, que l'on écoute debout, et parle pendant au moins un quart d'heure. Puis, pendant que le prêtre va revêtir la chasuble, les paroissiens récitent d'eux-mêmes, tous ensemble et avec des pauses très régulières, certaines prières.

Les hommes occupent le côté droit, plus ou moins près de la table de communion, suivant leur âge; les femmes, disposées de même, sont à gauche.

La messe commence et, je l'ai plusieurs fois constaté, ni les hommes ni les femmes ne s'asseyaient avant la fin; ils restent à genoux ou debout.

Après la messe, tous chantent encore un cantique avec un ensemble parfait et une piété qui fait monter les larmes aux yeux. La participation du peuple aux chants à l'église est évidemment beaucoup plus développée ici qu'en France; les curés n'ont pas besoin de recourir à un chœur de chanteuses. Mais l'instituteur, qui le plus souvent est aussi l'organiste, apprend le plain-chant aux enfants; il choisit ceux qui ont les plus belles voix et les dirige lui-même à la tribune...

La cérémonie du soir est peut-être plus édifiante encore, et c'est chaque fois pour moi une précieuse consolation d'y assister. Tous les jours, depuis le début de la guerre, les paroissiens se réunissent à l'église à la nuit tombante. Le curé ne préside pas la cérémonie, il y assiste seulement dans un banc des hommes. Dans l'église, quatre-vingts femmes environ, et

le dimanche une trentaine d'hommes; les enfants paraissent être au complet. On récite le chapelet; à une dizaine, les hommes et les garçons disent la première partie de l'*Ave Maria*; à la dizaine suivante, c'est l'inverse. La récitation est si méthodique que le curé n'a pas besoin de la diriger. Puis les litanies de la Sainte Vierge; quatre petites filles disent les invocations.

La sortie s'effectue dans un ordre admirable: les grandes personnes d'abord; ensuite les petits garçons quittent leurs bancs et descendent en ordre deux à deux; quand ils sont tous sortis de leur place, l'un d'eux frappe des mains; tous se retournent et font une génuflexion prolongée en récitant à haute voix et bien ensemble un petit acte d'adoration. Les petites filles font de même, avec cette différence qu'elles gardent les mains jointes, comme si elles venaient de communier. C'est d'une édification profonde.

Dimanche dernier, au moment où les fidèles allaient partir, le curé a indiqué le titre d'un cantique qu'il a entonné, et tous, debout, sans livres, sans accompagnement, sans avoir besoin que le curé les guide, ont continué; leur chant avait une telle expression de piété que je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

Sainte Véronique

Son divin front ruisselle
De sueur et de sang;
Sa face n'est plus celle
Du Maître tout-puissant.
Véronique-la Sainte
Lui tend un linge blanc;
Il y laisse l'empreinte
D'un visage sanglant.

II

Les péchés de la terre
L'ont mis en cet état;
Les miens (pourquoi le taire?)
Dans le nombre étaient là.
Pour essuyer ta face,
O Victime, ô Jésus!
Que faut-il que je fasse?
— Pleure et ne pêche plus!

III

Tes fautes aussi, France,
Ont fait choir le Seigneur;
Tu causes sa souffrance
Tu fais saigner son Cœur.
O peuple catholique,
A genoux, repentant,
Ainsi que Véronique,
Présente un linge blanc!

M. l'Abbé DEMATHIEUX.

(Extrait de la Bonne Chanson.)

Le Vote des Femmes

C'est une question autour de laquelle on s'est un peu agité depuis quelques mois ; les femmes voteront-elles ou ne voteront-elles pas ? Les uns disaient oui, les autres disaient non ; les uns inclinaient à penser que cette extension du suffrage universel serait chose excellente, les autres s'en faisaient les chauds adversaires.

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, car la question est loin d'être simple ; chacun reste libre de discuter sur l'opportunité ou l'inopportunité de cette mesure, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher qu'elle soit votée un jour ou l'autre. Le plus sage paraît donc de se former une opinion sur les devoirs futurs découlant de ce droit, et d'envisager par quels moyens nos « Jeunes » d'aujourd'hui pourront utiliser, pour le plus grand bien du catholicisme, leur participation au suffrage.

N'allez pas croire, surtout, que ce bulletin de vote m'enchanté ; je vais vous dire tout bas que si les pouvoirs publics m'avaient consultée, ils repousseraient à jamais toute proposition du vote féminin. Ce n'est pas que je croie la femme inapte à juger de la valeur d'une candidature, mais c'est parce que je considère qu'elle a sa place mieux indiquée au foyer qu'au centre des réunions publiques. Si les hommes voulaient bien consciencieusement représenter et défendre les intérêts de la religion, de la morale, de la nation, ils y suffiraient, je crois... Mais...

En tout cas, vous serez probablement appelées à voter d'ici quelques années, vous toutes, adhérentes de nos Sections. Il n'est pas trop tôt de vous préparer à bien accomplir ce devoir. Je dis « ce devoir » car du jour où le droit vous en sera donné, il se transformera de suite en un devoir rigoureux. Vous préparer ! Mais c'est précisément ce qui se fait dans vos Cercles d'étude, dans vos réunions générales et c'est à quoi doivent tendre vos études, vos réflexions, vos lectures. Je sais bien que ce n'est pas par un « verre » de plus ou par de l'argent qu'on obtiendrait votre suffrage, mais prenez garde ! Si vous n'avez pas des principes solides, un jugement bien droit, des idées bien nettes sur les questions d'ordre général, vous risqueriez d'être au-dessous de votre tâche.

Si, au contraire vous avez de la famille, de la question sociale, de la justice, de la morale, de l'éducation, une nation juste, une notion chrétienne ; si vous êtes résolues, non à vous disputer mais à défendre énergiquement les droits sacrés que tant de lois ont attaqués, peut-

être, alors, pourrez-vous rendre service à la cause catholique.

Peut-être !... Dieu sait, en effet, tirer parti de tous les événements. Nous l'avons bien vu pendant la guerre... La loi du service militaire obligatoire pour les prêtres, loi qui, en elle-même, était mauvaise, a cependant permis à des quantités de prêtres d'exercer un fructueux apostolat auprès de leurs camarades du front.

Il se peut donc que le vote des femmes, qui n'a rien de condamnable en soi, procure un grand bien général. L'essentiel est que toutes, sans exception, nous soyons « prêtes » quand viendra le moment. Je ne pense pas qu'il y ait eu une heure plus opportune de crier bien haut : « Venez à nous, jeunes filles, désireuses de faire œuvre utile, de remplir votre vie, de vous préparer à vos tâches futures ; venez et soyez bien fidèles à votre programme d'étude et d'apostolat. Et dans ces conditions, ne craignez pas les lois qui passent.

ENERY.

Je viens de faire un assez long voyage, et pendant que le train roulait et me secouait, je pensais à mes jeunes « cousines » et à ce que j'allais leur écrire. J'avais l'esprit rempli d'idées et, intérieurement, je faisais un virulent plaidoyer contre l'égoïsme et le sans-gêne qui s'acclimatent chez nous. Mon plaidoyer sera, en réalité, moins chaud qu'il ne l'était dans mon imagination, mais vous serez gagnées quand même à la cause que je viens plaider.

Tout le monde dit que la politesse s'en va, et celles qui habitent Paris savent ce que sont les bousculades du Métro aux heures d'affluence. Pour le spectateur ce serait comique, si ce n'était pas si triste. C'est à celui qui jouera le mieux du coude ou qui donnera le coup d'épaule le plus violent. Malheur à qui voudrait protester ! Il n'y a qu'à subir en silence cette ruée sauvage ou à attendre. J'admets que chacun est pressé d'arriver à son travail ou chez soi, mais ce n'est pas une raison pour s'étouffer et s'écraser sans pitié.

Les hommes qui sont les plus forts s'arrangent souvent pour trouver un siège ; ils sont assis, tandis que des femmes âgées sont souvent debout ; c'est un signe des temps. Quand, par extraordinaire, l'un d'eux offre sa place, on ne peut assez le remercier, car ce n'est plus dans les usages.

Dans les trains, même constatation. Dans un court trajet que je faisais il y a quelques semaines, je me suis tenue debout dans le couloir, sans que deux « jeunesses » (moins de 20 ans) confortablement assises dans le wagon aient eu l'attention d'offrir leur place à « une ancienne ».

Où je veux en venir ? Allez, rassurez-vous ! ce n'est pas à des récriminations stériles, mais à cette conclusion bien nette : il faut que cela change ! Il le faut et nos jeunes doivent marquer le pas dans cette voie de la politesse et de la complaisance. Il ne s'agit pas de s'exposer à rester debout dans le trajet Paris-Marseille ou vice-versa, mais il s'agit de faire passer dans ses actes, dans ses manières, un peu de courtoisie, d'amabilité ou, pour tout dire d'un mot, de charité. Beaucoup, parmi les meilleures, ne le comprennent pas ; j'ai eu l'occasion de l'observer souvent. « *Les autres font comme ceci, les autres font comme cela, les autres sont sans gêne, les autres bousculent, les autres ne s'inquiètent pas de moi, pourquoi ferais-je autrement qu'eux ?* dit-on ». Le raisonnement pêche par la base ; ce n'est pas parce que les autres agissent mal que nous sommes autorisés à les imiter ; ce n'est pas ce qu'ils font qui importe, c'est ce qu'il faut faire. Si les autres agissent mal, c'est tant pis ! Pour nous, notre devoir est de bien agir.

Jeunes cousines, ne croyez pas avoir perdu votre temps quand vous aurez donné des preuves de complaisance, de bonne éducation, de courtoisie autour de vous. La courtoisie était une fleur de France que l'enfièvrement des affaires et de la guerre a presque étiolée ; rendez-lui sa vie, sa fraîcheur, sa couleur.

COUSINE GERMAINE.

UNE JEUNE

Nous empruntons à une biographie intéressante les détails qui suivent et qu'on lira avec profit :

Clémence Tiberti avait 13 ans quand elle eut la douleur de perdre sa mère. Le chagrin l'ayant épuisée et, de santé déjà fragile, elle tomba malade. C'est alors qu'elle fit à la campagne son premier long séjour. Là, le calme, le repos et les soins dévoués qu'elle reçut, triomphèrent du mal, mais son âme se détachait du monde et elle se pénétra plus intimement de la pensée d'une vie toute ordonnée à Dieu...

Comme toute âme apôtre, elle rencontra des épreuves et elle eut beaucoup à souffrir de certains contacts ; au dehors, pourtant, elle garda la même grâce souriante qui seyait si bien à son âme généreuse.

Très spontanée dans ses réponses, un peu vive parfois, Clémence s'appliqua constamment à adoucir le ton et la brièveté de son langage, s'efforçant, toujours et en tout, de donner le bon exemple à ses compagnes de travail.

L'état délicat de sa santé nécessita bientôt un second séjour à la campagne. Pendant plus d'un an, elle souffrit beaucoup spirituellement, mais elle resta toujours confiante, très soumise

et abandonnée à Dieu, lui redisant dans sa profonde douleur : « *Mon Dieu, si je ne dois pas avancer dans la vertu, prenez-moi ; je ne comprends la vie que si elle doit servir à vous aimer chaque jour davantage ; toutes mes épreuves, disait-elle peu de temps avant sa mort, m'ont affermi dans la confiance en Dieu.* »

...Lorsque, après conseil, Clémence croyait pouvoir accomplir un devoir, tant pénible fût-il, elle n'hésitait jamais. C'est ainsi que, malgré sa constante fatigue, et cela pendant des années, son lever fut toujours matinal et à heure fixe. Quand on lui conseillait de se reposer, elle répondait : *la vie de mon âme tient à ce prix.*

Sa vertu dominante était la charité ; elle avait pour tous les défauts, une excuse. Une amie devant laquelle on avait beaucoup critiqué Clémence disait : *ce qui m'attire vers elle c'est sa charité.*

Plusieurs personnes, ayant suspecté sa droiture (*le juste est souvent mis à l'épreuve*) entreprirent contre elle une véritable guerre, ne lui épargnant ni railleries, ni sarcasmes, lui infligeant un mépris déclaré, l'accablant de réflexions mortifiantes, sans que jamais une réponse désobligeante ne sortit de ses lèvres.

Elle fut, pendant ce temps, dit un témoin qui l'étudiait, *l'exemple de la douceur et de la charité...*

...De l'instigatrice de cette petite guerre elle disait : *ce que je n'aime pas en elle, ce n'est pas elle, mais le mal que je lui vois faire, et dont elle ne se rend pas compte.*

Clémence était pauvre, mais la pauvreté ne l'effrayait que pour son père. Pendant un hiver très rigoureux, elle se priva beaucoup, afin de pouvoir, avec ses maigres ressources, lui donner le nécessaire.

Une des grandes gloires de sa vie fut la conversion de son père qu'elle conquit à Dieu par sa tendresse, son empressement, ses prières et ses sacrifices.

Un an avant sa mort, Clémence subit sans se plaindre une douloureuse opération. Quand elle se vit perdue, elle s'inquiéta pour son père, puis elle le prépara doucement à l'épreuve, et elle attendit l'heure de Dieu.

Sa mort édifiante fut le couronnement de sa belle vie, toute d'amour et de fidélité à Dieu.

Que cet exemple est bon à recueillir par nos chères Jeunes, ayant, elles aussi, le devoir de devenir des apôtres par l'exemple et l'exercice de la vraie charité.

L'âme de notre prochain, dit saint François de Sales, est l'arbre du bien et du mal : il est défendu d'y toucher pour en juger, sous peine d'être châtié. Regardons le prochain d'un œil simple et affectueux, sans épilucher ce qu'il fait...